

Images incandescentes. Amérique latine : violence et expression politique de la souffrance, d'André Corten et Vanessa Molina, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2010, 212 p.

Alexis Richard

Volume 30, numéro 1, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006074ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006074ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A. (2011). Compte rendu de [*Images incandescentes. Amérique latine : violence et expression politique de la souffrance*, d'André Corten et Vanessa Molina, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2010, 212 p.] *Politique et Sociétés*, 30(1), 193–197. <https://doi.org/10.7202/1006074ar>

Images incandescentes. Amérique latine : violence et expression politique de la souffrance

d'André Corten et Vanessa Molina, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2010, 212 p.

Peu importe la société et le régime dans lequel on se trouve, le principe ordonnateur est ébranlé, érodé, quand on fait sentir d'autres violences que celles qui justifient en apparence que l'on entre dans l'ordre. La tâche de l'investigation est donc double : chercher à mettre en relief autant les violences explicites qui sous-tendent les maximes délimitant la façon dont on range les choses et dont on se comporte que les violences plus inédites, les ébranlant. (p. 11-12)

De ces vingt-cinq mille cinq cent cinquante jours, qui font soixante-dix ans, vous n'en trouverez pas un qui amène un événement absolument semblable. (Solon d'après Hérodote, 1964 [V^e siècle av. J.-C.] : livre 1, § 32)

Je n'ai jamais jugé d'une chose exactement de même. (Pascal, 1972 [1670] : fragment 114)

Chercher la politique dans l'«écart», c'est-à-dire du côté d'une vérité suspendue qui attend vainement sa détermination définitive, c'est se pencher sur ce qu'elle a d'irréductiblement paradoxal pour s'y maintenir. Et il y a quelque chose de nécessaire dans le fait d'approcher la politique par le paradoxe : qui ignore encore que la politique est à ce point fluide qu'elle est en perpétuelle métamorphose, au gré de la dépense et de l'épuisement des forces, au gré de la violence et de la souffrance qui l'accompagnent, au gré des idées et des images qui se succèdent ? À peine un imaginaire est-il formulé ou énoncé, à peine a-t-il eu le temps de s'imposer, que déjà on entend craquer ses bordures. Pourtant, de l'affirmation à l'écoute de ces craquements, il y a un monde de difficultés pratiques et théoriques à surmonter. Effectuer cette écoute et la restituer au lecteur, voilà précisément le chemin arpenté par André Corten et Vanessa Molina dans cet ouvrage unique.

C'est en campant sur ce qui ressemble à un principe ontologique du mouvement – qui exprimerait l'idée d'une logique de perpétuelle métamorphose de tout ce qui est – que les auteurs se lancent à la poursuite des imaginaires de la violence en Amérique latine. Une entreprise qui ne va pas de soi et qui, pourtant, entre autres en évitant largement les références disciplinaires et en portant une minutieuse attention au style, se présente sous une forme séduisante et facile d'accès. La formule opératoire de l'ouvrage peut se schématiser ainsi : restituer images, conceptions, ambiances, perspectives, cultures et phantasmes de violence et, *simultanément*, traquer les expressions qui les menacent. L'enjeu est d'arriver à saisir comment un imaginaire de la violence s'affirme et se désagrège en même temps et sur le même continent, dans le même pays, la même région, la même ville, le même village, la même communauté, la même famille, la même personne. Une formule opératoire qui est également la clé de ce livre qui se loge dans l'écart qui s'insinue inévitablement entre un imaginaire et son expression. Un livre qui, du coup, se dispose aux renversements (voire aux rebondissements dramatiques) et à l'inattendu. C'est pourquoi la caractéristique la plus remarquable des *Images incandescentes* consiste en dernière instance à présenter une apparence de simplicité et d'accessibilité sous laquelle les auteurs se proposent d'affronter des problèmes de méthode considérables. Voyons-y de plus près.

Introduction au rangement et à la violence de son ordre. L'idée de principe de rangement (qui devient principe d'ordre à mesure qu'il assoit son emprise imaginaire) exprime le caractère affirmatif de la politique. Elle renvoie à ce qui triomphe à la surface du social, aux tendances qui deviennent des lois, aux valeurs qui s'imposent, aux récits et aux images qui se répandent, aux catégories majeures à partir desquelles on se propose de lire la politique et, ultimement, aux violences qui accompagnent toutes ces formes. « Ce qui fait la politique, n'est-ce pas ce

besoin, ce désir et cette prétention de faire triompher un principe ? » (p. 204) Les principes de rangement n'étant jamais neutres, ils posent à tous les coups le problème du pouvoir, celui de les produire et, plus souvent, celui de les canaliser. En effet, des institutions spécifiques, des personnalités spécifiques – qu'elles soient réelles comme un président élu ou fictives comme un personnage de roman –, des mouvements sociaux spécifiques formulent, reformulent, captent, réorientent les grandes lignes à partir desquelles la société fait sens et fait face à son destin.

Mais voilà, chaque principe de rangement remue et s'attaque au tissu social et, s'il en capte et en intègre une partie, il ne peut jamais l'embrasser dans sa totalité, il laisse inévitablement des restes. Parmi les gens qui vivent dans son ombre, nombreux sont ceux qui le reçoivent comme un fardeau, voire comme une agression. Et quand une parole ou une plume émerge de cette ombre pour exprimer de la souffrance, le principe grince et montre ses limites. L'expression de la souffrance génère un appel d'air qui est déjà une transformation, qui esquisse déjà les contours d'un ailleurs politique. « L'expression politique de la souffrance est une constante sociale, récalcitrante aux principes d'ordre. » (p. 207) Tout principe de rangement, toute proposition d'ordre politique est provisoire ; la possibilité d'« arranger » les choses humaines s'accompagne à tous les coups de la réserve de l'imperfection. C'est cette mouvante imperfection que l'expression de la souffrance vient cerner par la distance qui la sépare du principe. Pulsations ontologiques qui appellent au mouvement de la politique, ne serait-ce que par la logique d'opposition des acteurs sociaux que cela implique *ipso facto*. La politique se trouve là devant, coïncée quelque part entre les principes de rangement, le pouvoir d'en faire ou d'en canaliser, ceux qui en souffrent et l'impossibilité dans laquelle se trouvent les humains de refermer un cercle parfait sur la chose sociale.

Cette dynamique de violence est à chercher là où elle prend corps, c'est-à-dire dans la vie ordinaire, celle-là même dont on entend si souvent dire qu'elle est apolitique. Apparence trompeuse, pensent André Corten et Vanessa Molina, puisque c'est bien là que la dissonance vis-à-vis d'un principe de rangement se donne à voir en premier.

Méthode paradoxale : du chercheur. Pour parvenir à ses fins, cet ouvrage bicéphale s'avance beaucoup sur la voie de la pensée paradoxale. Certes, le fait brut d'une écriture à deux auteurs invite au paradoxe en ce qu'une même plume porte deux esprits. Mais là où d'autres choisissent d'effacer les traces des traces de coécritures, Corten et Molina non seulement assument, mais creusent la différence. Les auteurs s'incarnent dans l'ouvrage sous la forme d'un personnage à part entière. Se mettant en scène en portant l'habit du « chercheur », ils posent explicitement le problème de l'effet de sa présence et de sa subjectivité sur la recherche, de même qu'ils exploitent son expérience « sur le terrain » pour en révéler les textures diverses. L'ouvrage nous invite à entrer dans la peau du chercheur qui foule du pied le sol de l'Argentine, du Mexique, du Brésil, du Venezuela, de la Bolivie, du Chili ou du Salvador pour en saisir la politique. Il nous invite à embrasser sa perspective, par où le lecteur est constamment remis devant un filtre subjectif assumé et explicite.

Tel que livré en pâture au lecteur, le personnage du chercheur fait valoir plusieurs « personnalités » (ou facettes) et deux d'entre elles sont particulièrement accusées. Il y a d'abord ce chercheur naïf, disposé à rencontrer l'inconnu, en contact avec ses cinq sens, attentif au moindre détail, soufflant l'éthos de la nouveauté sur chaque rencontre. Il y a aussi ce chercheur expérimenté et sage, disposé à partager avec le lecteur ce qu'on ne peut raconter qu'après un grand nombre d'années d'observation, de questionnement et de réflexion soutenue. Alors que ces deux chercheurs prennent tour à tour la parole, le lecteur est amené à prendre conscience d'un certain effet de symétrie tout en inversions. En effet, la naïveté du premier ne peut guère déboucher sur des synthèses générales sans perdre du même coup ce qui fait la richesse de son contact quasi immédiat avec l'autre ; et l'expérience du second ne peut guère s'abolir en faveur de l'instant sans risquer du même coup d'ébranler la cohérence de ses synthèses. Le chercheur naïf aime à réfléchir à partir des termes et du langage de ses interlocuteurs, y distillant

des énoncés de philosophie politique qui ont la particularité d'être intimement connectés aux récits de vie ordinaire recueillis. Il nous fait découvrir des univers particuliers de micro-déplacements du sens, il nous conduit jusque dans le milieu de vie de l'écart d'expression. La cadence d'écriture du chercheur expérimenté est tout autre. Son propos embrasse à chaque fois un espace-temps considérable (en remontant souvent jusqu'à la naissance moderne des États en question), il se penche sur la dimension historique des imaginaires politiques majeurs, retraçant autant les grands événements que les grandes œuvres littéraires qui les dédoublent. Construisant pas à pas ce qui ne peut être qualifié que de philosophie de l'histoire, le chercheur expérimenté dessine les lignes de macro-déplacements du sens d'où l'actualité finit par éclore telle une fleur. Il va sans dire que ces deux logiques modulent en profondeur la manière dont sont rendus les événements, les entrevues, les propositions d'imaginaires et, ultimement, les conclusions.

Il en découle un va-et-vient heureux qui enrichit la portée épistémologique de l'ouvrage alors que les styles se succèdent pour produire quelque chose comme une économie du désir. En effet, la coexistence de styles aussi contraires pousse le lecteur à les comparer sans cesse. De telle sorte que les zones d'ombre du style qu'il a sous les yeux lui font désirer les zones claires de l'autre et, ultimement, d'en mieux apprécier les forces. Effet dynamique. En définitive, ce positionnement paradoxal du chercheur, dont la double personnalité figure au nombre des objets de recherche, pose et maintient un problème de méthode que les auteurs s'efforcent de garder vivant et productif.

Et cette question se pose tout aussi bien à l'envers : le positionnement narratif des auteurs a un impact sur ce que Paul Ricœur a pu appeler le problème de l'« appropriation de l'autre ». Il est difficile, conformément à un certain idéal épistémologique des sciences sociales, de s'intéresser à l'autre sans l'abolir. Comment apprendre ce qu'on ne sait pas ? Comment lire l'altérité ? Comment ne pas faire violence à l'autre imaginaire, ne pas l'ignorer, ne pas l'exclure, ne pas le ramener bêtement à soi ? Un problème qui gagne en complexité à mesure que le chercheur s'éloigne de chez lui et de ce qu'il connaît. D'où, sans doute, le proverbial ethnocentrisme de la civilisation occidentale et les interminables débats qu'il motive, notamment en anthropologie. Ricœur (1995 : 57) envisageait de procéder à une hygiène de désappropriation de soi préalable à l'appropriation de l'autre ; une proposition que réalisent Corten et Molina en problématisant le chercheur de façon à le faire rejoindre les répondants au sein d'une égalité relative, une égalité à titre de personnages des *Images incandescentes*. C'est pourquoi on peut parler d'une « écriture hospitalière¹ » ; au lieu de prétendre vainement dépasser le problème de l'appropriation, assumer cette appropriation en la soumettant à une réflexion soutenue qui ne s'achève qu'avec le livre (et encore).

Méthode paradoxale : de la fiction. Les *Images incandescentes* accordent une attention significative à la mince ligne que l'on peut être tenté de tracer entre la fiction et la réalité ; entre l'imaginaire et le réel ; entre le vrai et le faux. À tel point qu'il est légitime de se demander si cet ouvrage tient davantage du roman ou du rapport de recherche. Trop universitaire pour le littéraire et trop littéraire pour l'universitaire, la réponse se trouve entre les deux. Si l'ambition de comprendre, de connaître et de faire sens est maintenue à l'avant-plan, elle côtoie l'ambition complémentaire de laisser une trace sur l'esprit du lecteur en déployant un style impressionniste (par ailleurs bien maîtrisé) qui appelle les sons, les images, les odeurs, les textures, les goûts et les ambiances en renfort de ses mots. Il ne s'agit pas seulement de mettre en valeur le pouvoir spéculatif des procédés littéraires pour assister la prose scientifique, comme on pu le faire Deleuze et avant lui Freud. Il s'agit aussi de préserver le caractère vivant des expressions recueillies, précieuses expressions que l'immobilisation sur le papier menace de mort.

1. Cette formule est empruntée à Eftihia Mihelakis, qui a commenté l'ouvrage lors d'une table ronde, intitulée *Amérique latine entre récits de vie et littérature de fiction*, tenue le 11 février 2011 à l'UQAM.

Et pourtant, le sens du paradoxe de la réalité et de la fiction ne s'arrête pas là. Son enjeu clé est en fait d'arriver à définir une posture de recherche qui soit capable de faire valoir la réalité *de* la fiction, mais aussi la part de fiction dans les représentations de la réalité. Comme l'écrivait Nietzsche (1993 [1882-1887] : § 110), loin d'être un vain songe de l'esprit condamné à tourner à vide, le faux est efficace – qu'on le retrouve dans l'erreur, le mensonge, l'imagination ou le phantasme. De même, Corten et Molina entendent prendre au sérieux les récits de vie qu'ils recueillent et les romans qu'ils mobilisent. Les principes de rangement et les expressions qui les défient ont toujours un pied dans l'imaginaire et un autre dans la matière ; ils portent des espoirs, des concepts, des images, des idées, etc. En fait, on peut affirmer sans trop de risques que de s'intéresser aux principes de rangement et aux expressions qui leur échappent implique de s'intéresser aux représentations en circulation. Et celles-ci ne sont ni tout à fait fictives, ni tout à fait réelles. Ici encore, il s'avère plus riche d'embrasser le paradoxe que de choisir l'un des deux termes pour s'y attacher. Inutile, par exemple, de souscrire aux dogmes catholiques pour saisir l'importance culturelle et politique des nombreuses apparitions de la Vierge dans les Amériques. Que les récits en question véhiculent ou non des vérités est secondaire, voire sans intérêt. Ce qui compte véritablement c'est de pouvoir déceler de quelle manière ces récits travaillent le tissu social et contribuent à l'établissement et à la contestation des idées et des institutions socialement efficaces. C'est pourquoi, en accomplissant la synthèse radicale entre réalité et fiction, les *Images incandescentes* rendent possible la représentation de leurs objets.

Matière paradoxale. Ce n'est pas en vain que les auteurs se donnent autant de mal sur le plan de la méthode. Leur champ de recherche, soit la violence et l'imaginaire, se présente déjà comme un dédale de paradoxes. On ne lit les plaintes qu'adresse Rufina à son voisin, au nom d'un bon sens qui tient les parents responsables de l'illégalisme de leur progéniture, que pour voir ce bon sens se retourner contre elle, dont le fils purge une peine de prison (p. 39-55). Il en va de même du *jeitinho* brésilien, terme qui exprime la nécessité d'inventer le « bon truc », de développer d'astucieuses ruses pour se tirer des affaires les plus diverses quelque part à la lisière de la moralité – et bien sûr de la légalité. Comme si la dureté martelée et écrasante des *favelas* devait donner naissance à une forme d'espoir qui l'épouse. Car le *jeitinho* est une manière d'investir le paradoxe de l'insupportable supporté avec succès, il est la vérité provisoire de celui qui s'adapte au social comme l'eau s'infiltré dans les fissures. En plein cœur d'un filet de corruption, de mensonges et de misère, on emploie le *jeitinho* et on arrive à « se faire avoir en restant content² ». Il exprime le refus de s'abandonner à la misère morale sous prétexte que la corruption et l'injustice sont omniprésentes ; refus joyeux du climat délétère auquel on contribue par le fait même (p. 57-75). Tels sont également les « murs qui respirent » du Mexique, ces murs qui s'érigent dans l'imaginaire, à même les représentations, et qui affirment une distance qui n'existe pas (ou qui existe peu) entre délinquance et mouvement social légitime, entre abus et légalité, entre justice et vengeance. Des distinctions qui parlent moins quand on se trouve d'un côté ou de l'autre du mur que lorsque l'on marche sur la ligne qu'il trace (p. 179-198) – tel que démontré par le Humpty Dumpty de Lewis Carroll (1872). Mentionnons aussi cet usage constant que font les auteurs du parler ordinaire, par où l'universitaire moyen que je suis en vient à se demander si, à force de lire et d'écrire, il n'a pas perdu de vue le génie d'autosubversion dont accouche continuellement le langage parlé, lui qui s'écarte invinciblement des idées reçues comme des règles de la grammaire, laissant parfois derrière lui de véritables bijoux de sens (voir entre autres p. 159-178).

De fait, cette résonance de la méthode et de la matière trouve son point culminant dans le thème central du livre, soit la violence. « La violence est par excellence une voleuse de signification : quand elle frappe, on ne distingue plus rien, on est saisi du vertige devant le néant. » (p. 91) Tout se passe en effet comme si la violence était un berceau de paradoxes qui n'a pas son

2. Cette formule est empruntée à Luís Felipe Aguilar, qui a commenté l'ouvrage lors de la table ronde du 11 février 2011.

pareil. Quand on s'intéresse aux études sur la violence, on se rend vite compte de l'inefficacité analytique des catégories immédiates de la violence, comme l'assaut à coups de poing, le vol à main armée ou le métissage forcé. En effet, ces occurrences semblent non problématiques, évidentes, ce pour quoi elles éludent la difficulté de penser la violence sans rien éclairer. Le terme devient intéressant quand on approche ses extrémités, là où la pertinence de son emploi nous échappe, là où cet emploi doit être conquis par la réflexion et l'analyse. De même, c'est à force de la trouver à la fois dans l'envers *et* l'endroit de la justice, à la fois dans son ennemi le plus direct et son moyen le plus décisif, que la violence se présente comme un inépuisable problème de philosophie politique. Ce que les *Images incandescentes* nous proposent à cet égard, c'est qu'en suivant patiemment la ligne tracée par ses paradoxes, tels qu'ils se manifestent dans les expressions de souffrance recueillies et présentées par les auteurs, la violence conduit implacablement à une révision perpétuelle de la nature de la politique. « Toute cette recherche, finalement, est une réflexion sur la politique. » (p. 10) Se logeant dans l'écart entre principe de rangement et expression, les auteurs se maintiennent intensivement dans cet état de révision perpétuelle de la politique.

Et nous voilà revenus à notre point de départ, soit la politique et son mouvement en tant que mouvement. Il est aisé de confondre mouvement et recherche d'un monde alternatif ou recherche d'émancipation. Il est encore plus facile de glisser insensiblement de l'un à l'autre. Et pourtant, la transformation ou la métamorphose de la politique appelle une réflexion sur ce qui se meut en tant qu'il se meut, et non pas nécessairement ou immédiatement sur ce qui se meut pour le meilleur ou pour le pire. L'expression de la souffrance continue, contourne ou disjoint un ordre politique imaginaire ; dans tous les cas elle l'ébranle et le met à l'épreuve. Mais ce que les *Images incandescentes* nous disent, c'est que cet ébranlement, indépendamment des promesses d'un monde meilleur qu'il véhicule ou non, participe des fondements de la politique. C'est pourquoi il est impératif d'en saisir la dynamique, entreprise qui n'est peut-être envisageable que si l'on arrive à composer avec une vérité fugitive capable de s'accommoder du paradoxe sous toutes ses formes. Comme l'écrivait Épicure, l'être se révèle par son mouvement, en ce qu'il se meut et fait se mouvoir. Et il se pourrait bien que la politique se meuve et meuve par-delà bien et mal.

Même les réalités inédites sont à rendre manifestes à partir de ce qui apparaît ; de fait, toutes les pensées supplémentaires tirent leur origine des sensations, aussi bien par leur rencontre, l'analogie, la ressemblance, la composition, ce à quoi le raisonnement apporte aussi sa contribution, et les images mentales des fous et celles qui surviennent dans les rêves sont vraies, car elles meuvent. Mais ce qui n'est pas ne meut pas. (Épicure d'après Diogène Laërce, 1999 [III^e siècle apr. J.-C.] : 1262)

Bibliographie

- Carroll, Lewis, 1983 [1872], *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There*, Berkeley, University of California Press.
- Hérodote, 1964 [V^e siècle av. J.-C.], *Histoire, Tome I*, Québec, Bélisle.
- Laërce, Diogène, 1999 [III^e siècle apr. J.-C.], *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Librairie générale française.
- Nietzsche, 1993 [1882-1887], « Le Gai savoir », dans *Œuvres, tome II*, Paris, Robert Laffont.
- Pascal, 1972 [1670], *Pensées*, Paris, Librairie générale française.
- Ricœur, Paul, 1995, *Réflexion faite : autobiographie intellectuelle*, Paris, Esprit.

Alexis Richard
 Université du Québec à Montréal
 drahcirsixela@yahoo.ca